

*Objet d'étude : la question de l'homme.  
Tous les textes sont sur le site analysé ou commentés  
(il y a un moteur de recherche).  
Voir aussi EAF dissertation (elle est entièrement rédigée)*

## PHILOSOPHIE ET LITTÉRATURE : LE POIDS DU MONDE DANS L'HOMME

Objectifs : dans quelle mesure la poésie dit quelque chose de l'homme, de ce qu'il est, de ce qu'il peut espérer, de ce qu'il peut aimer ?

Initier à la dimension existentielle : en philosophie, le temps, l'existence et la mort.

Œuvre intégrale : Victor Hugo, *la Légende des Siècles* (une partie au choix)

### Lectures analytiques

Texte 1 : Victor Hugo, Abîme – L'Homme, *La Légende des siècles* (entre 1855-1876)

Texte 2 : Jules Laforgue, « Enfer », *Complaintes*, 1885

Texte 3 : Anna de Noailles, Mon Dieu, je sais qu'il faut..., *Les vivants et les morts*, 1913

Texte 4 : Jules Supervielle, Les chevaux du temps, *Les amis inconnus*, 1934

Texte 5 : Raymond Queneau, L'explication des métaphores, *Les Z'iaux* 1959.

### Textes complémentaires

Texte 1: Paul Eluard, « La poésie de circonstance », *La nouvelle critique*, avril 1952



## TRAVAILLER UNE SEQUENCE EN PREPARANT AU BAC

### Séance 1

Vous faites travailler les élèves sur la séquence entière, en leur proposant ce qui correspond à la question I (dite de lecture). Cela suppose une analyse des textes un peu fouillée. Vous préparez un petit dossier avec le corpus (ci-dessous)

Vous ramassez, vous notez et vous distribuez le petit corrigé en rendant le travail.

### Séance 2 et 3 (il faut deux séances de deux heures)

Vous les mettez par groupe de 2. Il y a cinq textes, cela veut dire qu'il y aura trois propositions par texte (en fonction du nombre évidemment, on prend une moyenne de 30 élèves). Et vous leur donnez pour tâche de faire un plan de commentaire composé.

Chaque groupe propose devant la classe son plan (vous tirez au sort). Vous leur demandez de lire le texte, tout entier. Faites une reprise uniquement sur les questions de méthodes et de problèmes « tonico-posturaux », pour leur faire prendre conscience de ce qui ne va pas et de ce qui va dans leur manière d'oraliser. Et vous notez.

### Travail à faire pour la semaine suivante:

Vous leur demandez de rédiger un commentaire composé entier, sur la base de tout ce qui aura été entendu et sur un seul texte bien sûr, celui que chaque groupe aura travaillé. Le commentaire doit être rédigé individuellement. Vous corrigez et vous notez.

**Votre travail propre** : soit un commentaire composé entier (vous les trouvez sur le site), soit une fiche de lecture pour chaque texte.

### Ensuite vous travaillez chaque texte en vue du bac oral.

**Séance 4** Vous leur demandez de formuler une question plausible pour l'oral du bac et vous proposez aux élèves qui le souhaitent un entraînement à partir d'une question sur un texte (vous faites la reprise et une simulation d'entretien).

(Environ 12 h). Vous complétez avec une approche dissertative (voir sujet ci-dessous)

Certains textes sont plus courts, ce n'est pas forcément plus facile au contraire, car il faut exploiter tous les éléments avec minutie et ne rien oublier.



## CORPUS

### Texte 1 : Victor Hugo, *Abîme - L'Homme, La légende des siècles*

Je suis l'esprit, vivant au sein des choses mortes.  
Je sais forger les clefs quand on ferme les portes ;  
Je fais vers le désert reculer le lion ;  
Je m'appelle Bacchus, Noé, Deucalion ;  
Je m'appelle Shakspeare, Annibal, César, Dante ;  
Je suis le conquérant ; je tiens l'épée ardente,  
Et j'entre, épouvantant l'ombre que je poursuis,  
Dans toutes les terreurs et dans toutes les nuits.  
Je suis Platon, je vois ; je suis Newton, je trouve.  
Du hibou je fais naître Athènes, et de la louve  
Rome ; et l'aigle m'a dit : Toi, marche le premier !  
J'ai Christ dans mon sépulcre et Job sur mon fumier.  
Je vis ! dans mes deux mains je porte en équilibre  
L'âme et la chair ; je suis l'homme, enfin maître et libre !  
Je suis l'antique Adam ! j'aime, je sais, je sens ;  
J'ai pris l'arbre de vie entre mes poings puissants ;  
Joyeux, je le secoue au-dessus de ma tête,  
Et, comme si j'étais le vent de la tempête,  
J'agite ses rameaux d'oranges d'or chargés,  
Et je crie : " Accourez, peuples ! prenez, mangez ! "  
Et je fais sur leurs fronts tomber toutes les pommes ;  
Car, science, pour moi, pour mes fils, pour les hommes,  
Ta sève à flots descend des cieux pleins de bonté,  
Car la Vie est ton fruit, racine Éternité !  
Et tout germe, et tout croît, et, fournaise agrandie,  
Comme en une forêt court le rouge incendie,  
Le beau Progrès vermeil, l'œil sur l'azur fixé,  
Marche, et tout en marchant dévore le passé.  
Je veux, tout obéit, la matière inflexible  
Cède ; je suis égal presque au grand Invisible ;  
Coteaux, je fais le vin comme lui fait le miel ;  
Je lâche comme lui des globes dans le ciel.  
Je me fais un palais de ce qui fut ma geôle ;  
J'attache un fil vivant d'un pôle à l'autre pôle ;  
Je fais voler l'esprit sur l'aile de l'éclair ;  
Je tends l'arc de Nemrod, le divin arc de fer,  
Et la flèche qui siffle et la flèche qui vole,  
Et que j'envoie au bout du monde, est ma parole.  
Je fais causer le Rhin, le Gange et l'Orégon  
Comme trois voyageurs dans le même wagon.  
La distance n'est plus. Du vieux géant Espace  
J'ai fait un nain. Je vais, et, devant mon audace,  
Les noirs titans jaloux lèvent leur front flétri ;  
Prométhée, au Caucase enchaîné, pousse un cri,  
Tout étonné de voir Franklin voler la foudre ;  
Fulton, qu'un Jupiter eût mis jadis en poudre,  
Monte Léviathan et traverse la mer ;  
Galvani, calme, étreint la mort au rire amer ;

Volta prend dans ses mains le glaive de l'archange  
Et le dissout ; le monde à ma voix tremble et change ;  
Caïn meurt, l'avenir ressemble au jeune Abel ;  
Je reconquiers Éden et j'achève Babel.  
Rien sans moi. La nature ébauche ; je termine.  
Terre, je suis ton roi.

**Texte 2 : Jules Laforgue, Complaintes, « Enfer », 1885**

Quand je regarde au ciel, la rage solitaire  
De ne pouvoir toucher l'azur indifférent  
D'être à jamais perdu dans l'immense mystère  
De me dire impuissant et réduit à me taire,  
La rage de l'exil à la gorge me prend!

Quand je songe au passé, quand je songe à l'histoire,  
À l'immense charnier des siècles engloutis,  
Oh! je me sens gonflé d'une tristesse noire  
Et je hais le bonheur, car je ne puis plus croire  
Au jour réparateur des futurs paradis !

Quand je vois l'Avenir, l'homme des vieilles races  
Suçant les maigres flancs de ce globe ennuyé  
Qui sous le soleil mort se hérissant de glaces  
Va se perdre à jamais sans laisser nulles traces,  
Je grelotte d'horreur, d'angoisse et de pitié.

Quand je regarde aller [le] troupeau de mes frères  
Fourmilière emportée à travers le ciel sourd  
Devant cette mêlée aux destins éphémères,  
Devant ces dieux, ces arts, ces fanges, ces misères,  
Je suis pris de nausée et je saigne d'amour!

Mais si repu de tout je descends en moi-même,  
Que devant l'Idéal, amèrement moqueur,  
Je traîne l'Être impur qui m'écœure et que j'aime,  
Étouffant sous la boue, et sanglote et blasphème,  
Un flot de vieux dégoûts me fait lever le cœur.

Mais, comme encor pourtant la musique me verse  
Son opium énervant, je vais dans les concerts.  
Là, je ferme les yeux, j'écoute, je me berce.  
En mille sons lointains mon être se disperse  
Et tout n'est plus qu'un rêve, et l'homme et l'univers.

**Texte 3 : Anna de Noailles, Mon Dieu, je sais qu'il faut... *Les vivants et les morts***

Mon Dieu, je sais qu'il faut accepter la détresse,  
Qu'il faut, dans la douleur, descendre jusqu'en bas,  
Mais, dans ce labyrinthe où votre main nous presse,  
Puisque vous êtes bon, ne se pourrait-il pas

Que nous entrevoyions du moins la claire issue  
Que déjà votre main prépare doucement,

Et qu'un peu de lumière, au lointain aperçue,  
Nous aide à supporter ce ténébreux moment ?

Pourquoi nos maux sont-ils si compacts et si denses  
Qu'on semble enseveli dans un obscur caveau ?  
D'où vient cette funèbre et perfide abondance  
Qui submerge le cœur et trouble le cerveau ?  
(...)  
C'est trop d'être privé de la douce espérance,  
D'être comme un forçat serré le long du mur,  
Qui ne peut pas prévoir sa juste délivrance,  
Car la fenêtre est haute et les verrous sont durs.

Pourquoi ce faste affreux de l'angoisse où nous sommes,  
Pourquoi ce deuil royal et ces chagrins pompeux,  
Puisqu'il vous plaît parfois d'avoir pitié des hommes  
Et de remettre encor le bonheur auprès d'eux ?

Faut-il donc au Destin ces heures pantelantes,  
L'émeut-on par un corps qui tremble et qui gémit ?  
Nos pleurs sont-ils un peu de cette huile brûlante  
Que Psyché répandit sur l'Amour endormi ?

S'il se peut, écartez ces moments de la vie  
Où nous sommes broyés sous un joug trop étroit,  
Et, pareils aux mineurs dans la noire asphyxie,  
Nous tentons d'écarter le roc avec nos doigts.

— Déjà, loin du plaisir, du monde, des parades,  
Mon cœur ardent n'est plus, dans son éclat voilé,  
Qu'un feu de bohémiens sur la pauvre esplanade,  
Où l'enfant nu console un cheval dételé.

— Mais s'il faut que ces jours de supplice reviennent,  
S'il faut vivre sans eau, sans soleil et sans air,  
Que du moins votre main s'empare de la mienne  
Et m'aide à traverser l'effroyable désert...

#### **Texte 4 : Jules Supervielle, les chevaux du Temps, *Les amis inconnus***

*Le cavalier noir, L'apocalypse de Bamberg (vers l'an mil)*

Quand les chevaux du temps s'arrêtent à ma porte  
J'hésite un peu toujours à les regarder boire  
Puisque c'est de mon sang qu'ils étanchent leur soif.  
Ils tournent vers ma face un œil reconnaissant  
Pendant que leurs longs traits m'emplissent de faiblesse  
Et me laissent si las, si seul et décevant  
Qu'une nuit passagère envahit mes paupières  
Et qu'il me faut soudain refaire en moi des forces  
Pour qu'au jour où viendrait l'attelage assoiffé  
Je puisse encore vivre et les désaltérer



#### **Texte 5 : Raymond Queneau, L'explication des métaphores, *Les Ziaux*, 1959**

Loin du temps, de l'espace, un homme est égaré, 1

Mince comme un cheveu, ample comme l'aurore,  
Les naseaux écumants, les deux yeux révulsés,  
Et les mains en avant pour tâter le décor

— D'ailleurs inexistant. Mais quelle est, dira-t-on, 5  
La signification de cette métaphore :  
« Mince comme un cheveu, ample comme l'aurore »  
Et pourquoi ces naseaux hors des trois dimensions ?

Si je parle du temps, c'est qu'il n'est pas encore,  
Si je parle d'un lieu, c'est qu'il a disparu, 10  
Si je parle d'un homme, il sera bientôt mort,  
Si je parle du temps, c'est qu'il n'est déjà plus,

Si je parle d'espace, un dieu vient le détruire,  
Si je parle des ans, c'est pour anéantir, 15  
Si j'entends le silence, un dieu vient y mugir  
Et ses cris répétés ne peuvent que me nuire.

Car ces dieux sont démons ; ils rampent dans l'espace  
Mince comme un cheveu, amples comme l'aurore,  
Les naseaux écumants, la bave sur la face, 20  
Et les mains en avant pour saisir un décor

— D'ailleurs inexistant. Mais quelle est, dira-t-on,  
La signification de cette métaphore  
« Mince comme un cheveu, amples comme l'aurore »  
Et pourquoi cette face hors des trois dimensions ?

Si je parle des dieux, c'est qu'ils couvrent la mer  
De leur poids infini, de leur vol immortel,  
Si je parle des dieux, c'est qu'ils hantent les airs,  
Si je parle des dieux, c'est qu'ils sont perpétuels,

Si je parle des dieux, c'est qu'ils vivent sous terre, 30  
insufflant dans le sol leur haleine vivace,  
Si je parle des dieux, c'est qu'ils couvent le fer,  
Amassent le charbon, distillent le cinabre

Sont-ils dieux ou démons ? Ils emplissent le temps,  
Mince comme un cheveu, amples comme l'aurore, 35  
L'émail des yeux brisés, les naseaux écumants,  
Et les mains en avant pour saisir un décor

— D'ailleurs inexistant. Mais quelle est, dira-t-on,  
La signification de cette métaphore  
« Mince comme un cheveu, ample comme une aurore » 40  
Et pourquoi ces deux mains hors des trois dimensions ?

Oui, ce sont des démons. L'un descend, l'autre monte.  
À chaque nuit son jour, à chaque mont son val,  
À chaque jour sa nuit, à chaque arbre son ombre,  
À chaque être son Non, à chaque bien son mal, 45

Oui, ce sont des reflets, images négatives,  
S'agitant à l'instar de l'immobilité,  
Jetant dans le néant leur multitude active  
Et composant un double à toute vérité.

Mais ni dieu ni démon l'homme s'est égaré, 50  
Mince comme un cheveu, ample comme l'aurore,  
Les naseaux écumants, les deux yeux révulsés,  
Et les mains en avant pour tâter un décor

— D'ailleurs inexistant. C'est qu'il est égaré ;  
Il n'est pas assez mince, il n'est pas assez ample : 55  
Trop de muscles tordus, trop de salive usée.  
Le calme reviendra lorsqu'il verra le Temple  
De sa forme assurer sa propre éternité

### Textes complémentaires

**Texte 1: Paul Eluard, « La poésie de circonstance », *La nouvelle critique*, avril 1952**

La poésie véritable voit exprimer le monde réel, mais aussi notre monde intérieur et ce monde transformé que nous avons rêvé, cette vérité qui est en nous si nos yeux sont vraiment ouverts. Si le monde réel n'a pas imbibé la tête du poète, celui-ci ne pourra restituer au monde qu'abstraction et confusion, rêves informes et croyances absurdes. Il ne sera pas au monde car il n'aura pas porté le poids de l'homme, son propre poids, le poids de l'homme dans le monde et du monde dans l'homme. Le travail de la réflexion ne se sera pas fait en lui. Il parlera en fantôme.

Adam Reeder 2017



### QUESTIONS DE LECTURE

**Vous mettrez en évidence les similitudes et les contrastes entre ces cinq textes au corpus.**

(Je propose les contrastes les plus nets, il faut développer un peu et ici et là s'appuyer sur le texte, mais l'exercice est un exercice de concision).

Hugo et Queneau présentent un contraste saisissant. L'un domine, assume, gouverne, affirme sa royauté, est d'une formidable positivité et l'homme obéit à une finalité. Il est solaire et n'a rien de l'être *égaré* dans un décor de néant tel que le décrit R. Queneau. L'homme n'est pas voué à l'impuissance, à la solitude, à l'angoisse. Il est fait pour chercher (et trouver) et pour conquérir (le terme « conquérant » apparaît). L'un interroge, l'autre affirme.

En revanche, les textes de Queneau et Laforgue se rejoignent quand à la tonalité et le même fond d'impuissance face à l'univers. Mais Laforgue exprime un dégoût qui n'existe pas dans le texte de Queneau. Queneau et Supervielle peuvent être mis en parallèle à cause du thème du « temps », allégorisé sous la forme de chevaux. La tonalité existentielle du poème de Supervielle rejoint celui de la Comtesse de Noailles. C'est le seul qui est une prière. Il décrit la condition humaine sur fond de désespoir. La dimension est moins métaphysique qu'existentielle. Il se rapproche davantage de la poésie de Jules Laforgue, mais sans le dégoût que distille le texte de Jules Laforgue.

Queneau et Anna de Noailles se rejoignent quand ils décrivent l'environnement de l'homme : un « décor inexistant », mais dont il cherche à s'échapper pour l'un, une prison dont il voit la fenêtre mais aux verrous solides pour l'autre. La différence essentielle est sans doute dans le fait que pour Anna de Noailles, ces moments de désespoir sont passagers et que le désert se traverse. Le néant décrit par Queneau ne se traverse pas. Aucune misanthropie par ailleurs, comme celle qui traverse tout le texte de Laforgue.

Vous pouvez compléter l'analyse par la dimension religieuse : Hugo comme Anna de Noailles sont des croyants, de tradition chrétienne. Supervielle ne fait rien apparaître hormis que les chevaux du Temps peuvent renvoyer aux quatre cavaliers de l'Apocalypse de saint Jean, ils sont l'allégorie de la mort. Laforgue



est une sorte de croyant révolté, en mode convulsif. Il regarde le ciel avec rage, révolte, fureur et ressentiment. Quant à Queneau, il traverse toutes les métaphysiques et les « démonologies » (voir le commentaire composé sur le site) pour arriver à une chute prodigieuse.



## DISSERTATION

*Le poète doit porter le poids de l'homme dans le monde et du monde dans l'homme. Faute de quoi, il parle en fantôme. En vous appuyant sur les textes du corpus et votre culture, vous commenterez cette réflexion de Paul Eluard.*

### Pour la rédaction

Comment se décline ce « poids de l'homme dans le monde et du monde dans l'homme » ? En termes de souffrance, individuelle et collective, mais aussi universelle. En termes de « péché » autrement dit de tout un poids de turpitudes, de bêtise universelle, de méchanceté. En termes aussi de découverte, de génie, de capacité exploratoire.

La question délicate, c'est bien sur comment le poète va réfracter ce poids dans sa poésie, avec ce qu'il est, sa subjectivité propre, mais aussi sa culture, sa croyance religieuse (ou son incroyance).

Selon que vous voulez souligner le pessimisme ou l'optimisme, il vous faut choisir par quoi vous finirez : par l'homme conquérant, portant le poids de son histoire de découvertes, de génie, de grandes œuvres (comme Hugo), ou par l'homme égaré, qui porte le poids d'un monde vain, sans issue. Si la poésie ne veut pas être creuse, vaine, vide (parler en fantôme), il y a une condition nécessaire : porter le poids du monde en soi. Est-ce seulement possible ?

Parmi les textes du corpus, Victor Hugo illustre avec éclat ce « poids de l'homme dans le monde », poids de ses découvertes, de ses conquêtes à travers l'histoire. Il semble porter avec une certaine ivresse ce poids du monde dans sa poésie et en lui. Tandis qu'il est n poids terrible dans le texte de Jules Laforgue qui semble porter le poids de l'histoire comme un immense dégoût.

Attention, le poids de l'homme dans le monde implique le temps, donc l'histoire mais aussi le désir de sortir du temps.

### Introduire

Il y a la poésie pour fleurs de serre de Mallarmé ou Valéry, pur travail sur le langage ; il y a la poésie qui raconte les peines, l'exil, les deuils - c'est Joachim du Bellay - et les amours, Hélène, Marie, Cassandre - c'est Ronsard ; il y a la poésie qui s'engage, résiste, et qui - avec véhémence ou sous le poids de la censure - dénonce les politiques indignes ou tyranniques, ou tout simplement l'éternelle vanité des hommes. Mais il y a une poésie plus âpre, plus profonde peut-être, qui interroge la condition humaine, et qui dit le poids des hommes dans le monde. Et certains poètes vont jusqu'à en faire une condition nécessaire pour écrire. Eluard pouvait ainsi écrire que « le poète doit porter le poids de l'homme dans le monde et du monde dans l'homme. Faute de quoi, il parle en fantôme. Radicale conception de la poésie s'il en est. Mais comment se traduit ce « poids de l'homme dans le monde » et inversement ce « poids du monde dans l'homme ».

Nous verrons dans un premier temps que ce poids de l'homme peut-être porté avec allégresse, comme une flamme, une ivresse, une conquête ou au contraire comme une sorte de croix. C'est que la sensibilité propre de l'homme entre en jeu. La manière propre dont il porte le poids de sa propre existence, de sa propre finitude, de sa mort future.

Nous verrons ensuite comment ce poids du monde est aussi un poids de misère, de souffrances, d'horreurs, d'angoisse. Cette angoisse se décline aussi selon la sensibilité des hommes : plus existentielle pour la Comtesse de Noailles, plus métaphysique pour Queneau.

Enfin, nous verrons comment le poète transfigure dans sa poésie toute cette charge humaine, liée à sa condition, à sa nature, à son statut dans le monde, au sexe auquel il appartient aussi. Et que cela donne à sa poésie sa consistance, sa texture, cet « alliage » singulier et ce ton unique au monde.

### Conclusion :

Et que c'est proprement le travail de l'écriture que de convertir ce « poids », cette charge, en quelque chose d'aussi léger, d'aussi immatériel que quelques lignes ou quelques quatrains. Une feuille de papier peut ainsi contenir le poids du monde tel que cet homme là, égaré ou conquérant, angoissé ou fervent, croyant ou incroyant, l'a absorbé en lui avant d'en dire quelque chose et ainsi de mettre au monde un texte qui « pèse », autrement dit qui soit autre chose que du néant. (À ce titre, la poésie de R. Queneau est un radical démenti de la métaphysique nihiliste qu'il déploie tout au long du texte).